

mêlées aux mélées ancestrales et aux bercements. Pourrait-on parler là de « greffe symbolique ? »

Mais, avons-nous encore les moyens d'engager de telles prises en charges dans ce climat de raidissement ?

La fonction paternelle de l'État ?

Le statut expérimental de l'institution, ses prises de risque nécessaires et son déficit budgétaire inévitable, ont suscité inquiétudes et évaluations par les organismes de contrôle. Mais peut-on juger de la pertinence d'une structure seulement à l'aune du budgétaire, avec une logique comptable à court terme ? Acceptons-nous qu'il y ait de l'*irréparable, non quantifiable*, dans le malheur ? Cette institution occupe fondamentalement une fonction d'ASILE, fonction dont semble-t-il, faute de moyens, l'hôpital psychiatrique se démet pour cette frange de population parvenue à l'adolescence.

Bien souvent, ces jeunes-là sont maintenus dans l'errance, de lieux en lieux, jusqu'à leur majorité. Ils sont « réorientés » ou exclus à chaque acte délictueux, et finalement laissés dans la rue ou dans un hôtel de transit. Cette politique sociale ne fait que repousser la question qu'ils nous posent, à travers leurs symptômes, celle de l'acceptation par la société de leur existence.

La seule réponse alors, dans cette logique sécuritaire d'après coup, sera judiciaire. Ils chercheront, faute de mieux, par des conduites à risque, une probable incarcération avec les effets que l'on connaît sur des personnalités fragiles. La prison plutôt que l'hôpital.

« La chose publique »

La création d'une telle institution participe au bien commun et relève fondamentalement de principes démocratiques. Il n'y a pas de mécénat privé. Son exist-

tence dépend de la volonté des gouvernants, de l'Agence régionale de santé (ARS), des Conseils généraux, des ministères de la Justice, de l'Éducation nationale. Cette institution renvoie aux instances gouvernementales une image rude. Elle met au jour la difficulté de prise en charge de ces jeunes ; elle renseigne sur les possibilités de soin et en souligne les impasses. On a relevé dans les dossiers des négligences, non seulement du côté de l'environnement familial, mais aussi du côté de ce qu'on nomme *la fonction paternelle* de l'État. Il y a donc une responsabilité partageable collectivement, envers ces enfants victimes de maltraitance précoce.

Ces jeunes n'en finissent pas de crier au monde les effets néfastes d'une déliaison sociale et d'une attaque ordinaire de la possibilité de penser la complexité. Le simplisme de la logique binaire actuelle ne s'encore pas de pensée clinique ou anthropologique. Au nom d'un scientisme obscur, on compte sur une contention chimique de la violence, on prescrit trop vite des traitements psychotropes incisifs à de jeunes mineurs, sans prendre le temps d'interroger le sens de leurs symptômes violents. Traitements qu'ils rejetteront dès l'âge de la majorité, sans avoir intériorisé la moindre limite à leurs comportements.

Sans un engagement thérapeutique en acte, incarné par une contenance psychique et parfois physique dans le quotidien, la violence du début de vie s'organisera plus tard en conduite à risque addictive. Une recherche de chocs émotionnels engendrera de nouvelles violences à venir ; celles que l'on reconnaît hélas dans les passages à l'acte tragiques suscités par des embrigadements sectaires.

Les adolescents dits « incasables » sont des témoins. Ils nous dévoilent la venue d'un nouvel ordre social encore en gestation et se présentent à nous comme les anges destructeurs d'un ordre ancien pour lequel la nostalgie n'est plus de mise. ❶

Toucher

Un bisou

Anne Perraut Soliveres

Cadre supérieur infirmier, praticien-chercheur

alanguie en cette fin de nuit pour l'infirmière. Elle demande à Madame Foucrier si elle a bien dormi tout en remettant un peu d'ordre dans son lit, tapotant l'oreiller. La réponse est : « Oui et vous, ça va ? ». L'infirmière sourit et lui demande si elle a besoin de quelque chose : « J'aurais bien besoin d'un petit bisou, oui, c'est ça qui me ferait plaisir, un bisou... ». Émue, l'infirmière se penche et embrasse Madame Foucrier. « Merci, ça fait si longtemps que je n'avais pas eu de bisou. » ❷

Mireille fait le tour de ses patients ce matin et entre dans la chambre de Madame Foucrier qui se réveille à peine. L'échange est tranquille, chuchoté, presque